TROUBLANTES OBSESSIONS

Paris : Rarement montrées en France, et venues le plus souvent du musée Munch d'Oslo, les toiles du Norvégien sont prodigieuses d'impact troublant, d'efficacité esthétique et de très redoutable présence.

L'ambition de cette exceptionnelle manifestation est de montrer, en explorant son itinéraire, toute l'ampleur de sa production, sur 60 ans de création, dans toute sa durée et sa complexité. Munch est sans doute le phare le plus percutant de la modernité, au cœur du symbolisme et aux sources de l'expressionnisme. Si le fameux *Cri* est absent (variantes et lithographies l'évoquent cependant), nombre de chefs-d'œuvre illuminent l'exposition. Quelque 40 peintures majeures, sinon essentielles, et un ensemble important d'estampes et de dessins composent un fabuleux ensemble à la fois durement obsessionnel, étonnamment inventif et toujours furieusement renouvelé. Art d'outre-mémoire vitale et des confins de la chair.

Chez Munch, la source porteuse d'effets d'art est l'impensable, et le lieu habité de cet impensable est le corps, omniprésent dans toutes les directions de sa création. La peinture devient la peau d'un corps immense, projeté du dedans sur tous les paysages du monde. Si la mort, l'angoisse et la vie sexuée hantent toute l'œuvre, à l'insu du pensé, un fleuve d'énergie vitale et d'inventions plastiques, chargé d'un voir convulsif, sidère les regards. Dans l'incarnation dévoilée des secrets de l'existence. ◆ CHRISTIAN NOORBERGEN



MUSÉE D'ORSAY À PARIS (7E)

« Edvard Munch. Un poème de vie, d'amour et de mort » jusqu'au 22 janvier

↑ *Mélancolie* 1894-1896 – huile sur toile – 81×101 cm Bergen, KODE Art Museums and Composer Homes © Dag Fosse / KODE

Paris : Le Petit Palais poursuit son entreprise de redécouverte du XXe siècle méconnu. Après la passionnante rétrospective André Devambez, Walter Sickert. Précisons que cet accrochage a bénéficié de l'admirable travail de Delphine Lévy (longtemps directrice de Paris Musées), à présent décédée.

Walter Sickert (1860-1942) est anglais, mais il passe une bonne partie de sa vie à Paris et à Dieppe. Il est l'ami de nombre d'artistes français de la Belle Époque, notamment de réalistes comme Jacques-Émile Blanche. Sickert a la physionomie d'un dandy. Cependant, sa peinture est pleine de gravité. Il allie une touche râpeuse et une inspiration souvent sombre. Fréquentant les bordels, comme beaucoup d'hommes de son temps, il a l'idée de représenter des corps de femmes tarifées affalées sur leurs lits. Ces corps ne sont ni séduisants ni aguicheurs. Ils sont saisis avec réalisme : les poses sont relâchées, voire vulgaires. Une impression d'usure s'en dégage.

Cette dure vérité des corps va contribuer à renouveler l'art du nu, d'abord en Angleterre, puis à l'international. Évoquons Stanley Spencer (1891-1959) qui se portraiture sans chichis avec ses partenaires sexuelles en mode flapi et désabusé, au point de susciter l'étonnement de Lacan. Un peu plus tard, Lucian Freud (1922-2011) observe à la fois Spencer et Sickert. Avec Freud, la vision du corps prend une acuité exceptionnelle. Ces peintres, à leur tour, sont regardés par des artistes figuratifs actuels majeurs. Ainsi, une rétrospective Freud à New York constitue-t-elle le choc initial qui met en mouvement l'artiste chinois Liu Xiaodong (1963). Citons aussi la Sud-Africaine Deborah Poynton (1970) dont le modèle de départ est l'une des peintures de Spencer, le fameux *Autoportrait*, nu avec sa femme et un gigot. C'est dire que des filiations se dessinent et, avec elles, une autre histoire du XXe siècle, beaucoup plus figurative, beaucoup plus intéressante ! ◆ PIERRE LAMALATTIE



PETIT PALAIS À PARIS (8E)

« Walter Sickert. Peindre et transgresser » jusqu'au 29 janvier

↑ *Fille vénitienne allongée* – 1903-1904 Musée des Beaux-Arts de Rouen © Réunion des musées métropolitains Rouen Normandie / C. Lancien, C. Loisel